LES RÉLATIONS COMMERCIALES ENTRE LA FRANCE ET LE MEXIQUE AU LENDEMAIN DE L'INDÉPENDANCE (1821-1837)*

Jacques HEERS

L'Indépendance des anciennes colonies espagnoles offre au commerce européen des perspectives nouvelles. L'Angleterre, déjà fort active dans tous les ports d'Amérique latine, fut évidemment favorable aux nouveaux gouvernements; politique tout à l'opposé de celle des puissances continentales. «Les vastes contrées de l'Amerique du Sud promettent des avantages commerciaux à tous les cabinets assez habiles pour les poursuivre» et «l'Angleterre aurait moins de dangers à craindre d'une guerre avec l'Espagne que de la renonciation à ses relations avec les nouvelles puissances américaines».[1] Telle est l'opinion d'un négociant anglais, envoyé au Mexique dès 1821. Mais les hommes d'affaires français n'ignorent pas non plus les nouvelles possibilités commerciales de ces «jeunes nations… qui offrent un aliment considérable aux spéculations de l'Europe».[2]

De tous les nouveaux états, le Mexique est certainement celui qui présente alors le plus d'intérêt. Il s'étend sur de très vastes territoires (en 1821 sa superficie est égale à celle des Etats-Unis du Nord) et il est beaucoup plus peuplé que ses voisins d'Amérique du Sud. En 1823, le même voyageur anglais, Bulloch, dont les indications sont souvent fort précieuses, suggère une évaluation approximative:

* Étude préparée à l'occasion du premier concours pour la bourse "Hidalgo", ouvert en 1955 para l'Ambassade du Mexique en France en dont l'auteur a été le lauréat. Par la suite, M. Heers a complété sa documentation au Mexique et en France. Publicado en la *Revista de Historia de América*, número 48, año 1959.

1 M. Bulloch, *Le Mexique en 1823*, 2 vol., Paris, 1836. *Cf.* I, p. 14 et II, p. 149.

2 Juliany, *Essai sur le comerse de Marseille*, 3 vol., Marseille, 1842, II, p. 211.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Mexique	6.800.000 hab.
Guatemala	1.600.000
Colombie	
Nouvelle Grenade et Quito	2.000.000
Perou	1.400.000
Chili	1.100.000
Buenos Aires	2.300.000
Brésil	4.000.000[3]

Dix ans plus tard, un observateur allemand estime à 8 millions d'hommes cette population du Mexique.[4] D'où un marché de consommation beaucoup plus important que celui des autres pays. D'autant plus que les villes tiennent ici une meilleure place Mexico est une véritable métropole qui peut offrir aux textiles européens un marché fort intéressant.

Mais le Mexique est aussi célèbre par ses mines d'argent. L'histoire presque légendaire du François Laborde qui fit une fortune étonnante en exploitant des mines de Tasco fait toujours le tour des vallées de Barcelonnette. Dès 1819 une petite société formée de Français (Audussier, de Sussanet, Nadin et Castillon) exploitait des mines dans l'État de Veracruz.[5]

Du point de vue commercial, enfin, les Européens songent au commerce du pacifique. Le Mexique est le seul pays qui semble offrir une voie de circulation facile entre les deux Océans. Non pas tellement celle de Veracruz —Mexico— Acapulco, utilisée par les Espagnols pour le trafic du galion de Manille et réservée aux produits de luxe comme les soieries, mais plutôt une autre voie plus commode et plus rapide; plus au Sud à travers l'isthme. Dès 1824 le gouvernement mexicain annonçait un projet de construction d'un canal à travers l'isthme de Tehuantepec. Ce projet reconnu depuis fort longtemps avait déjà été maintes fois présenté au gouvernement espagnol. Mais ici les pourparlers sont poussés assez loin; en particulier avec une Compagnie anglaise qui fait reconnaître le tracé possible, de Coatzacoalcos par le Rio de Chmalapa, puis à travers les terres jusqu'au débarcadère de Salina Cruz, et prépare un accord à soumettre au gouvernement de Mexico.[6] Pourtant les Etats-Unis préféraient s'intéresser à

3 Bulloch, II, p. 201.

4 *Mexicanische Zustande aus den Jahren 1830 bis 1832*, 2 vol., Stuttgart, 1837. *Cf. I*, p. 12.

5 A. Genin, *les Français au Mexique du XVIº siècle à nos tours*. Paris, 1930, p. 293.

6 Archivo General Relaciones Exteriores, México: 2-II-2776. "Proyecto de apertura de un canal en el Istmo de Tehuantepec", 1824.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

l'Isthme du Nicaragua.[7] D'ailleurs l'idée du canal fut assez vite abandonnée et les Anglais parlent, dès le début, d'un chemin de fer pour le cas oú l'on se heurterait à de trop grandes difficultés. De toutes façons, ces perspectives expliquent un intérêt accru des négociants ou capitalistes européens.

…

Dans quelle mesure la France est-elle prête à prendre part à cette compétition qui lance les nations d'Europe à la conquête de ces nouveaux marchés?

L'émigration. Les Français au Mexique

En fait, la position e la France est nettement originale. Elle n'envoie pas seulement des navires, des marchandises, ou même des capitaux au Mexique, mais aussi des hommes. L'histoire de l'expansion commerciale française est d'abord celle de ces émigrants, car c'est sur eux, surtout, qu'elle va s'appuyer.

La France est sortie épuisée des guerres de l'Empire. Elle connaît alors une surpopulation due à un fort accroissement démographique, particulièrement sensible dans les régions les plus pauvres: montagnes du Centre et pays méditerranéens. D'où de nombreux départs vers l'étranger, à la recherche de terres nouvelles. Mais cet exode fut ici assez limité. Le mouvement d'émigration n'a pas connu en France la même ampleur que dans la plupart des pays voisins. Il se caractérise plutôt par une sorte de spécialisation.

Le Mexique tient ici une place considérable, ainsi qu'en témoignent quelques statistiques, un peu tardives certes mais tout de même très significatives:

	Amérique du Nord	*Amérique centrale*	*Amérique du Sud*
1837	512	929	738
1838	464	703	432
1839	539	672	392[8]

7 *Ibid.*, no. 29.
8 J. Ferenczi, *International migrations*, t. I, Statistics, New York, 1928, p. 108.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Les départs vers l'Amérique centrale concernent essentiellement le Mexique et le jeune État absorbe à lui seul une part considérable de l'émigration française. La France va y envoyer des groupes assez nombreux de colons pour y cultiver des terres. Elle est, de toutes les nations européennes, la seule à le faire; car le pays ne verra aucun colon anglais ou allemand et les Etats-Unis n'envoient de fermiers que vers le Texas. Il y a donc là une sorte de politique coloniales nettement affirmée.

Ce choix des émigrants français s'explique surtout par des facteurs géographiques, et en particulier par la proximité relative de la Louisiane, terre de colonisation, de langue et de civilisation françaises, dont les destins politiques n'échappent que depuis peu de temps à notre pays. Des habitudes déjà anciennes faisaient de La Nouvelle-Orlèans le but des voyages de nos émigrants. Le port connaît alors une prospérité sans cesse croissante, liée à l'exportation du coton, du tabac et du sucre. Or, vers 1830, l'économie de La Nouvelle-Orléans est encore en partie dominée par des Français: sur 4 directeurs de banques on note deux noms français et 9 sur les 11 courtiers commerciaux de la ville.[9] La Louisiane fut la base de départ de l'émigration française au Mexique; pour les Barcelonnettes, par exemple, le chemin de Veracruz passa d'abord par la Nouvelle-Orléans. Les premiers colons cherchent à s'établir dans les régions voisiones, en particulier au Texas. Ainsi ces 300 officiers et soldats, mécontents de leurs demi-soldes, qui en 1817 fondent la colonie du Champ d'Asile, dans le Texas.[10] Ou cet Etienne Gourcier, venu aussi de la Nouvelle-Orléans, qui exploite d'abord une hacienda dans l'État de Chihuahua avant d'acheter des mines et devenir peu après le «Roi du cuivre» au Mexique.[11] Ou bien encore ce négociant de Sens qui demande une concession de forêts vierges (sic) à coloniser «autant que possible dans le voisinage du Texas pour trouver moins de difficultés à y acclimater les familles».[12]

Entreprises collectives. Les colonies agricoles

Mais très vite les colons français gagnent des régions plus lointaines. Si les montagnards de l'Oisans émigrent volontiers sur les plateaux du Centre, dans la région de Queretaro où ils se consacrent à l'élevage, ce sont surtout

9 *Annuaire du Commerce Maritime*, 2 vol., Paris, 1831 et 1833. I, p. 529.
10 G. Chaudèze, *L'émigration,* Paris, 1898, p. 98.
11 A. Genin, p. 438.
12 Arch. Rel. Ext. México, 5-8-7938; le 20 nov. 1829; il demande le voisinage d'une rivière navigable, si possible le Rio Colorado ou le rio Guadalupe.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

les plaines côtières de la façade atlantique, les terres chaudes qui attirent ensuite les émigrants. Ce sont alors de véritables entreprises de défrichement, qui nécessitent l'installation de colonies nombreuses, d' «établissements», groupant de nombreuses familles et mettant en œuvre des moyens importants. Cette forme de colonisation collective fut tentée par les émigrants français en plusieurs points de la côte mexicaine.

On ne note que sept ou huit noms français sur la liste des premiers fondateurs de la colonie de Tampico,[13] en 1826. Tampico fut d'ailleurs un port très actif où, malgré la présence de deux importantes maisons de commerce françaises,[14] le trafic s'effectuait surtout par les bâtiments nord-américains ou anglais.

Mais une autre tentative, bien moins connue et pourtant fort curieuse, est celle de Stephan Guénot, en 1831-1833. Disciple de Fourier, il fit en 1831, un voyage au Mexique pour y chercher un terrain idéal où installer le fameux «phalanstère» préconisé par le Maître. Il achète alors 12 lieues carrées de terre situées dans l'État de Veracruz, sur la rive gauche du Rio Nautla; de retour en France, il fonde une Société à cet effet et, en 1833, expédie 80 colons avec leurs familles qui s'établissent sur le nouveau domaine.[15] Les débuts, certes, furent très difficiles mais la colonie réussit à se maintenir et dut à la culture de la vanille, qu'elle réussit à acclimater, une certaine prospérité. Telle est l'origine de cette colonie e Jicaltepec, ou de San Rafaël, où de nos jours encore les maisons gardent un type si particulier et où le français est encore parlé par quelques personnes.

Pourtant, la grande affaire est celle des expéditions du Coatzacoalcos. Cette opération de grande envergure fut conçue par un ancien questeur de la Chambre, Laisné de Villevêque et négociée sur place par un nommée Giordanq ui, en 1828, acheta à Santa Anna un terrain de 300 lieues carrées situé sur la rive du Coatzacoalcos. Le choix n'était pas mauvais car les terres étaient facilement accessibles et parcourues par plusieurs cours d'eau; de plus il est certain que les organisateurs ne perdaient pas de vue les projets de construction d'un canal à travers l'isthme, qui aurait provoqué l'éveil économique de ces régions. Ils voyaient très grand: leur idée était d'installer au moins 500 familles en l'espace de trois années. Leur

13 A. Genin, p. 364.
14 Ann. Comm. Mar. I. p. 543.
15 *Cf.* Revue *Le Mexique*, année I, no. 15, p. 113, et année II, no. 9, p. 69.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

prospectus, un beau morceau de littérature, illustre les procédés employés par les «entreprises de colonisation» pour attirer les émigrants.[16]

En tous cas les premiers navires partent du Havre, dès mars 1829. Dans les deux premières années on compte ainsi au moins cinq bricks de 150 à 200 tonneaux affrêtés spécialement par la Société pour porter les colons et leur matériel à Coatzacoalcos; ceux-ci viennent surtout du Centre et du Nord de la France. Un peu plus tard le mouvement gagne le Midi et deux Sociétés, la «Vauclusienne» en la «Saint Martin», envoient 140 émigrants originaires du Vaucluse et de l'Ardèche sur le «Requin».[17]
Mais les résultats furent très décevants et l'opération se solde par un échec retentissant. Les colons décimés par les fièvres durent fuir une entreprise où rien n'avait été préparé pour les recevoir et assurer leur subsistance. C'en était fait des tentatives françaises de colonisation au Mexique. Pourtant les survivants ont du s'établir sur des terres plus saines et, surtout, aller dans les villes, à Veracruz, à Mexico, exercer toutes sortes de métiers.

Les Barcelonnettes

Les aventures des négociants furent en général plus heureuses. Le phénomène le plus curieux ici est, sans aucun doute, celui de l'émigration des Barcelonnettes. On pouvait écrire, vers le milieu du XIXº siècle: «sur dix Français établis au Mexique, huit sont des Barcelonnettes»[18] et c'est là un exemple frappant de l'emprise des habitudes collectives.

Au début de ce siècle, toutes les vallées des Basses-Alpes étaient dans une situation économique très précaire; leur isolement en faisait des terres presque inconnues, un peu étranges même.[19] Dans la vallée de l'Ubaye, l'industrie des draps à domicile avait imposé un genre de vie tout particulier. Chaque année les colporteurs quittaient leurs villages pour aller vendre leur pièces d'étoffes, non seulement à Lyon mais aussi jusqu'en Flandre, en Belgique ou en Hollande.[20] Après 1815, la paix revenue leur permet de songer à une véritable émigration, plus ou moins définitive. Ils vont nombreux à New York et à La Nouvelle Orléans; on les trouve aussi à

16 Sur cette entreprise voir: P. Charpene, *Mon voyage au Mexique,* 2 vol., Paris, 1836; M. de Fossey, *Le Mexique,* Paris, 1857.
17 *Cf.* Revue *Le Mexique*, année I, no. 15, p. 113, et année II, no. 9, p. 69.
18 L. Mercier, *Le Mexique d'hier et d'aujourd'hui*. Montpellier, 1913, p. 237.
19 *Cf.* à ce sujet le récit de Villeneuve Bargemont, publié dans A. Genin, p. 370.
20 P. Arnaud, *Les Barcelonnettes au Mexique*, Digne, 1891, p. 6. Voir aussi: P. Everard: «Les Mexicains de l'Ubaye». Thèse de droit, 2 vol, Aix-en-Provence. A. Genin, p. 382.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

San Francisco, Rio et Buenos Ayres.[21] Mais surtout au Mexique qui devient très vite, pour les Barcelonnettes, comme une seconde patrie, une terre familière et connue de tous.

Le premier départ date de 1821; c'est celui des trois frères Arnaud qui ferment leur filature de soie à Jausiers et, après un premier établissement à La Nouvelle-Orléans, fondent à Mexico la première maison française de nouveautés.[22] L'émigration ne prend une certaine importance qu'après 1830. Dès lors le rythme des voyages s'accélère et les gens des vallées délaissent tous les autres foyers d'émigration. Cette émigration est organisée d'une façon toute patriarcale. Les premiers arrivés font venir de jeunes compatriotes qu'ils engagent comme commis. Car ils tiennent surtout des magasins de draps ou de nouveautés; ce sont des négociants « de Ropa ». Si la vie est dure dans ces grands magasins aux enseignes de toile, derrière le vaste comptoir qui divise en deux l'immense et unique pièce, si l'on est âpre au gain, si l'on doit aussi chaque soir barricader les fenêtres avec la «barroquina», sorte de grosse poutre massive, on se sent très unis, très solidaires; et la colonie prospère. Pendant tout le XIXe siècle, les Barcelonnettes arrivent de plus en plus nombreux au Mexique.

C'est l'exemple le plus net d'émigration massive que présente, à cette époque, l'histoire démographique de la France.

…

Au cours de son séjour au Mexique, en 1833, Mathieu de Fossey note: «il ne vient guère d'Angleterre que quelques négociants et des commis tandis que la France nous envoie des émigrés de toutes classes».[23] Un peu plus tard, l'Allemand Löwenstern est aussi très affirmatif: «les Français forment le plus grand nombre des étrangers établis dans la capitale; on y compte de 2.600 a 2.800 négociants ou artisans»; les Allemands ne sont pas plus de 300 environ, les Anglais à peine 150 et on ne trouve que 40 Américains.[24] En ces années où le Mexique s'organise et s'ouvre au grand commerce international, la présence française l'emporte de loin sur toutes les autres.

21 A. Genin, p. 382.

22 P. Arnaud, *L'émigration et le commerce français au Mexique,* Paris, 1902, p. 51.

23 *Cf.* par ex. M. de Fossey, p. 273, Voir aussi Archivo de la Nación, México, *Movimiento marítimo*, tomo 3, leg. I, et tomo 2, leg. I.; arrivées des étrangers dans le port de Veracruz en 1829.

24 Llöwenstern, *Le Mexique, souvenir d'un voyageur*, Leipsich, 1843, p. 72.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

De plus cette colonie française exerce des activités beaucoup plus diverses que celles des autres pays. Ces gens sont de petits commerçants, qui arrivent par eux-mêmes, par leur travail; ils n'ont pas de capitaux; ce ne sont pas des brasseurs d'affaires. «Malgré l'extension du commerce français au Mexique, on n'y trouve cependant que peu de maisons de commerce de quelque importance».[25] Les grandes entreprises leur échappent, en particulier les mines d'argent que dominent les Anglais à Real del Monte et à Guanajuato. Ce sont aussi les Anglais qui souscrivent la majeure partie des emprunts lancés par le Gouvernement mexicain pour équilibrer son budget, gravement compromis dans les premières années; ceci grâce à la politique énergique et même envahissante de leur représentant, sir H. G. Ward. L'Angleterre devient la plus forte créditice de la République mexicaine. Position si forte qu'elle lui permet d'installer dans le pays plusieurs banques: trois grandes banques anglaises à Mexico, «les plus considérables du pays», note encore Löwenstern.

L'Anglais domine, grâce à ses capitaux et à quelques compagnies, la vie économique du pays. Le Français, aux moyens beaucoup plus modestes et livré a lui-même, s'y trouve au contraire mêlé de très près. On le voit exercer toutes sortes de professions.

Malgré tout, cette situation assure à la France une place très favorable pour la conquête du marché intérieur. De tous les pays d'Amérique latine, le Mexique est alors le plus ouvert à notre influence économique. «Le besoin de nos produits et leur habitude y sont connus depuis longtemps».[26] Parlant des négociants français installés dans la capitale, un observateur allemand doit admettre que «la plus grande partie du commerce d'importation est entre leurs mains».[27]

Les difficultés. Politique douanière

Pourtant les circonstances ne sont pas toutes favorables. Du point de vue politique surtout, il est certain que l'Angleterre choisit très vite une attitude beaucoup plus réaliste et conforme à ses intérêts en reconnaissant le nouveau gouvernement. Les négociants français s'inquiètent de cette situation et voudraient que les agents mexicains ne fassent aucune différence entre leur trafic et celui de leurs rivaux. De leur côté les Ministres de la jeune République se plaignent des milieux officiels français,

[25] *Ibid*.
[26] A. Moreau de Jonnès, *Le commerce au XIXe siècle*, 2 vol., Paris, 1825, II, p. 266.
[27] Löwenstern, p. 72.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

qui voudraient exiger que les bâtiments mexicains amènent leur pavillon en entrant au port,[28] qui auraient laissé les Espagnol affréter à Bordeaux plusieurs bâtiments destinés à transporter des troupes et des munitions de Cadix à La Havane.[29]

La question des relations avec l'Espagne et des droits de douane est particulièrement irritante. C'est elle qui emplit à elle seule la majeure partie des lettres échangées entre l'Agent Général à Paris (Thomas Murphy, puis son fils) et les divers agents commerciaux dans les ports français.[30] Les Mexicains qui ont interdit l'importation dans leur pays de toutes marchandises d'origine espagnole,[31] accusent les Français de se livrer à un véritable trafic de contrebande et d'expédier à Veracruz des produits d'abord chargées à Cadix puis camouflés en produits français. Il est fort difficile de les reconnaître car, afin de satisfaire les goûts de leur clientèle mexicaine, les négociants et industriels français se sont mis à fabriquer des produits exactement semblables à ceux qu'expédiaient autrefois les maisons espagnoles. «Les vins et eaux-de-vie fabriqués à Cette et même à Rouen à l'instar de ceux d'Espagne sont tellement bien imités, et pour le goût et pour l'emballage, qu'il faut être réellement connaisseur pour les distinguer des produits naturels».[32] On exige alors les fameux «certificats d'origine»; mais les agents des douanes de Veracruz ne sont pas toujours aussi difficiles et les capitaines des navires et les marchands négligent de plus en plus de présenter leurs «manifestes» aux agents commerciaux dans les ports français; dans toutes leurs lettres ces derniers s'en plaignent amèrement. On cherche d'autres solutions et l'on tente de renforcer la surveillance. Tel est peut être le sens de l'agence commerciale mexicaine à Bayonne où ne s'effectue pourtant aucune sorte de trafic avec le Mexique.[33]

Du côté français d'autres difficultés surgissent. Pourtant, au lendemain des guerres de l'Empire, le trafic colonial, que avait assuré la fortune de ports comme Nantes et Bordeaux avec toute une classe de grands armateurs

28 Arch. Rel. Ext., México. 6-20-I. no. 8

29 *Ibid*, 6-20-3. no. 7.

30 *Cf.* les lettres conservées aux "Archives Historiques de l'Ambassade du Mexique". Ces archives ont été classées et inventoriées par le Dr. Weckmann et je le remercie très vivement de m'y avoir accueilli dans l'été 1957 et de m'avoir signalé quelques rapports particulièrement intéressants.

31 Sauf cependant pour le mercure nécessaire à l'exploitation des mines d'argent; a ce sujet *cf.* Arch. Hist. Amb. 6/49, no. 1975.

32 *Ibid*., 6/48, no. 1663, Le Havre le 19 févr., 1827.

33 *Ibid*., l'agent commercial envoie régulièrement une lettre tous les mois pour signaler que le mouvement commercial a été totalement nul; seulement les formules varient.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

et négociants, accuse une perte sensible. Ceci marque la fin d'une époque dans l'histoire du grand commerce maritime français. Dans ces conditions les nouveaux marchés de l'Amérique latine devraient permettre d'orienter la politique marchande de la France vers d'autres voies, celles de l'expansion commerciale, du développement des échanges, en somme du libéralisme douanier. Mais le Gouvernement y est longtemps très hostile. Il maintient à la fois le privilège colonial et un protectionnisme douanier excessif. Le pacte colonial ferme les Antilles françaises aux étrangers et les îles sont alors dans l'impossibilité de jouer le rôle d'entrepôt et d'escale sur la route du Mexique. «On se demande, écrivait l'auteur de l'Annuaire maritime en 1833, comment les négociants français ne font pas des Antilles l'entrepôt qu'ils avaient établi à La Nouvelle Orléans».[34] Ainsi une bonne part de nos exportations vers l'Amérique centrale se trouve détournée au profit des négociants de La Nouvelle Orléans; les navires américains qui arrivent à Veracruz portent toujours des chargements appréciables de produits français. Quant aux tarifs douaniers, les négociants de Bordeaux s'en plaignent constamment car, en contre partie, les gouvernements étrangers ont inauguré des représailles douanières dirigées contre les produits français et, en particulier, contre les vins. D'où un fort courant d'opinion favorable à la suppression des douanes; ce mouvement est surtout très actif dans les grands ports où les armateurs, représentés par leurs Chambres de Commerce, entretiennent une vive propagande en faveur de la diminution des tarifs.[35]

Mais il fallut attendre le Second Empire et, jusque là les barrières douanières furent le principal obstacle au développement des échanges commerciaux entre la France et le Mexique.

La Navigation

Les côtes de la Nouvelle-Espagne n'étaient pas familières aux capitaines du Havre ou de Bordeaux. D'où de véritables missions de reconnaissance dont les comptes-rendus informent les marins des difficultés de leurs routes. Celle du «Bordelais» dans le Pacifique, en 1816, passa loin au large des côtes mexicaines et n'explora en détail que les rives de la Californie, en particulier dans la région du presidio de San Francisco dont

[34] Ann. Comm. Mar. II, p. 398.
[35] RH. Malvezin, *Histoire du Commerce de Bordeaux,* Bordeaux, 1892, p. 43.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

elle donna d'ailleurs une description fort attentive.[36] Mais l'Annuaire Maritime qui paraît en 1833, reproduit in extenso le rapport du capitaine Bérard sur la navigation le long des côtes pacifiques, de l'Equateur jusqu'à Guaymas.[37] Il consacre aussi plusieurs colonnes aux côtes atlantiques, pourtant mieux connues,[38] insistant sur l'abondance des récifs et des bas-fonds, sur la violence des vents du Nord et sur le danger que représente la barre aux embouchures des fleuves. Elle gêna considérablement les capitaines chargés de débarquer les colons du Coatzacoalcos; l'Hercule a sombré en voulant la franchir et la «Diane», au cours de la manœuvre, s'est échouée sur la côte.[39] En 1836 encore on note que «el buque el Gustavo se inutilizó a la salida de Santa Anna de Tamaulipas encallando en aquella peligrosa barra".[40]

Ceci impose l'emploi de navires d'un tonnage très faible. Certes, dans l'ensemble le commerce avec l'Amérique, les Antilles ou l'Ile Bourbon s'effectue avec des bâtiments qui dépassent rarement 300 tonneaux. Ce sont des «bricks», navires assez lents. Tels son ceux que l'on utilise généralement pour le trafic entre les ports français et Veracruz. Mais, pour les autres ports de la côte mexicaine, ces bâtiments sont encore trop peu maniables. A Campeche, les tonnages se situent presque toujours au-dessous des 150 tonneaux.[41] De même à Tampico où l'on note même une moyenne nettement inférieure aux 100 tonneaux.[42]

Ainsi, deux types de trafics: d'une parte celui de Veracruz, d'autre part celui des ports moins abrités et en particulier de la côte de Campeche. Nous verrons que ces deux trafics correspondent aussi à des échanges commerciaux de nature assez différente.

…

Nous pouvons suivre le rythme des voyages grâce aux chiffres indiqués alors par l'Administration et que reproduit l'Annuaire maritime:

36 H. Sée, «Les côtes américaines du Pacifique vues par un Français au début du XIXe siècle» dans *Bulletin Hispanique*, 1926; le texte du rapport a été publié par R. Cruchet: *Le tour du monde en 37 mois de Camille de Roquefeuil,* Bordeaux, 1952.

37 Ann. Comm. Mar. I, p. 543.

38 *Ibid*., I, p. 12.

39 *Cf.* le récit de ces voyages dans Mathieu de Fossey.

40 Arch. Hist. Amb. No. 5037, Consulta de Bordeaux, 1836.

41 Arch. Hacienda, Campeche, Leg. 166/1.

42 Ann. Comm. Mar. II, p. 398.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

1827: 32	1832: 23
1828: 36	1833: 25
1829: 27	1839: 33
1830: 34	1840: 36
1831: 29[43]	

Nous pouvons lire ici les conséquences de la crise de 1830. Mais retenons pourtant que, dans l'ensemble, les échanges commerciaux entre la France et le Mexique sont assurés par une trentaine de bâtiments. D'autant plus qu'il faudrait y ajouter les navires de nationalité étrangère. On voit souvent des bricks américains à Bordeaux ou au Havre. Les lettres des agents mexicains, au cours des années 1826-1827, notent aussi l'arrivée de «paquebots mexicains». Ceux-ci ne portent pas de noms mais un numéro d'ordre. A noter que tous (on en cite cinq, puis six ici) ont pour capitaines des Français: Barbier, Duprat, Castaing…

Tous ces navires son affrétés spécialement par des armateurs pour le voyage du Mexique. On n'a pas encore établi cette ligne régulière de navigation que beaucoup réclament cependant. Certes, dès 1837, le Consul Mexicain du Havre adressait à son gouvernement un rapport sur deux maisons de commerce qui voulaient établir une ligne de vapeurs entre leur port et Veracruz; les départs devaient commencer le 15 juillet et se succéder ensuite à la cadence d'un voyage toutes les six semaines; on avait aussi mis sur pied un «tarif du prix du frêt (fers, chaudières, quincaillerie…) et des passagers».[44] Mais ce n'est que beaucoup plus tard, après une longue rivalité qui devait opposer Marseille à Bordeaux, que d'autres projets furent réalisés et que fut créée la ligne régulière vers Veracruz, Tampico, Galveston et la Nouvelle-Orléans.[45]

Nature des échanges commerciaux
Au Mexique
L'Argent

Les métaux précieux, et surtout l'argent, ont toujours été, et de très loin, le principal article des exportations de La Nouvelle Espagne vers Cadix. Cette règle est encore celle des échanges du Mexique avec les principales

43 *Ibid.*, I, p. 50 et 258; II, p. 340 et 345.
44 Arch. Rel. Ext. 2-3-2313.
45 Julliany, II, p. 450.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

nations d'Europe. Dès la remise en état des mines, les exportations de lingots et de monnaies reprennent à un rythme accéléré.
Pour la France, l'argent tient presque toujours la première place parmi nos achats au Mexique. A partir de 1828 surtout, il l'emporte constamment sur l'ensemble des autres produits importés:

Importations françaises (en milliers de francs)[46]

	Argent.	*Import. Totales*		*Argent.*	*Import. Totales*
1825	830	1.875	1831	5.200	8.500
1826	1.080	2.300	1832	3.400	6.800
1827	2.200	4.300	1833	5.600	8.100
1828	20.700	22.600	1834	4.500	7.000
1829	13.500	16.000	1835	3.700	6.600
1830	10.500	13.200	1836	3.200	6.300

Pourtant la France ne tient ici qu'une place tout à fait secondaire. En 1831, on estime que le Mexique a exporté pour 14.500.000 piastres de métaux précieux.[47] Ce chiffre paraît tout à fait vraisemblable: en 1802 on en expédiait pour 17 millions de piastres.[48] Ces exportations de 1831 correspondent donc à plus de 75 millions de francs. Or cette année là, la France n'en a acheté que pour un peu plus de 5 millions de francs (10 ½ l'année précédente). Les achats français sont toujours très inférieurs à ceux des Anglais ou des Américains qui envoient régulièrement leurs navires de guerre charger des lingots sur la côte pacifique.

Les colorants

Les autres exportations du Mexique vers la France ne sont pas très variées. Certes, nous pouvons noter, au départ de Veracruz surtout, des listes de marchandises très diverses. Voici d'abord quelques produits alimentaires: du poivre, vanille, salsepareille; du cacao et du café aussi. Puis encore des cuirs et des peaux de toutes sortes, du coton. Mais tout ceci en lots très peu importants. De même pour ces racines médicinales, ce baume de Tolù, les

46 *Statistique de la France*, Paris, 1835, p. 20 et 21.
47 *Mex. Zust*., II, p. 251.
48 Julliany, II, p. 450.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

«figures de cire» et, enfin, ces caisses de «antigüedades mejicanas» ou de «picturas anticas» qui arrivent en 1836 à Bordeaux et dont l'exportation est pourtant interdite.

Aucun de ces produits ne peut alimenter un trafic digne d'intérêt. Ce sont plutôt des curiosités.

En définitive les exportations mexicaines consistent essentiellement, nous pourrions dire exclusivement, en matières tinctoriales. C'est là aussi une très ancienne tradition du commerce de la Nouvelle Espagne. En dehors des colorants le trafic extérieur de la province fut toujours à peu près insignifiant. Mais ces produits, généralement fort chers, sont, jusqu'à la fin du XIXe siècle, indispensables à l'économie européenne. Les nations industrielles dépendent alors, dans une large mesure, de leur commerce avec les pays d'Amérique latine.

En tête vient la grana, ou *cochenille*, cette poudre d'insecte rouge qui donne une teinture de luxe réservée aux tissus de haut prix et, en particulier, aux soieries. On ne saurait surestimer l'importance de la grana dans l'économie de la Nouvelle Espagne, puis du Mexique. Elle a toujours été le principal article du trafic extérieur. Très vite, peu de temps après la conquête, les Espagnols avaient mis sur pied une organisation précise et minutieuse pour surveiller la culture des «nopales», la récolte des insectes en la vente de la poudre. La grana fut l'objet d'un monopole royal qui s'exerçait encore jalousement à la veille de l'Indépendance.

Au début du XIXe siècle, la grande région de production est toujours la zone de Oaxaca et les exportations se font surtout par Veracruz. Malgré la concurrence du Guatemala, le Mexique est sans doute le premier marché mondial pour la cochenille. En 1831, on estime les exportations à un million de piastres.[49] La France es l'un des principaux clients. Nos achats passent de 43 tonnes en 1825 à 203 tonnes en 1836.[50] Voici donc un trafic en plein essor qui représente la meilleure part des échanges entre le Mexique et la France.

On pourrait y ajouter celui de l'*indigo*, cultivé dans les terres plus chaudes, et que nous trouvons régulièrement sur les navires qui arrivent de Veracruz. Mais toujours en quantités bien moindres.

Un autre commerce très important est celui des *bois de teinture*. Si on en prend souvent sur les côtes de Californie, la grande zone de production est évidemment celle du Campeche. Le bois de Campeche, «palo de tinta», moins apprécié certes que le «brésil» donne pourtant une belle teinte

49 *Mex. Zust.*, II, p. 251.
50 *Statistique…*, p. 146.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

violette ou noire et l'industrie de la laine l'utilise très volontiers. L'exploitation en est limitée au Sud-Est du Mexique: Tabasco, Campeche, Chiapas et quelques zones du Yucatan. À la fin du XVIIe siècle un rapport envoyé à Mexico affirmait: «en esta provincia de Tabasco son tan abundantes los montes de todas maderas que… usan por leña en muchas haciendas del palo de tinta».[51] Une économie tout entière tournée vers l'exploitation des bois de teinture s'était développée dans cette région de Campeche. Le bois fut toujours l'objet d'un intense trafic de contrebande: «el palo de tinta por ser de tanta estimación y aprecio ha excitado siempre y ha sido el principal móvil de las usurpaciones clandestinas furtivas de las potencias extranjeras, principalmente de la Anglicana".[52] Les Anglais se sont installés sur les îlots au large de la côte et même sur le continent, le long de la côte orientale à l'abri des marismes. Ainsi est né, du trafic de contrebande des bois, le Honduras britannique.

En 1833, le Consul Mexicain de Londres donne la liste des navires entrés dans les ports d'Angleterre et venant du Mexique: au total 30 navires.[53] Sur ces 30 bâtiments, 28 viennent de la Laguna de Términos, le port des bois de teinture. Les marchandises apportées représentent une valeur de 65.000 livres sterling. Le bois de Campeche vaut à lui seul 50.600 livres. Si on ajoute 10.000 livres de grana, on voit que la presque totalité des exportations du Mexique vers l'Angleterre est formée par les matières tinctoriales. Ceci souligne, en tout cas, l'importance considérable du commerce des bois de teinture.

Pour la France, les proportions son certes assez différentes. Cependant le Mexique est devenu notre premier fournisseu :

Bois de teinture (en tonnes)

	1825	*1836*
Mexique	1.570	4.790
Colombie	2.520	1.650
Etats-Unis	3.600	2.000
Total	14.400	16.300 [54]

51 Arch. Nación, México, Palo de Tinta. Industria y Comercio, tomo, p. 40.
52 *Ibid*., p. 221.
53 Arch. Nación, México, *Movimiento marítimo,* tomo 3, leg. 3.
54 *Statistique*…, p. 194.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Un fait mérite d'être souligné: l'effondrement des importations en provenance des Etats-Unis. C'est qu'en 1825 La Nouvelle-Orléans devait recevoir de grandes quantités de bois qu'elle redistribuait ensuite en Europe. Dans les années qui suivent la France a pu s'affranchir de cet intermédiaire et s'approvisionner directement aux ports de la côte des bois mexicaine. On note même que la France ravit aux Etats-Unis une part de leur trafic de réexpédition vers d'autres pays; nos ports renvoient une part notable de leurs arrivées en bois de teinture, vers l'étranger.[55] Bordeaux et Marseille se substituent ainsi, pour l'Europe, à La Nouvelle-Orléans. Les statistiques du port de Marseille marquent un accroissement très net des importations de Campeche mexicain.[56]

…

Ainsi les exportations du Mexique vers la France présentent un caractère assez particulier, celui d'une spécialisation nettement marquée en faveur des produits de teinture. Certes l'argent tient toujours ici la première place, mais beaucoup moins cependant que pour les Anglais et les Américains. Les importations françaises de métaux précieux restent assez limitées. Ce sont les produits colorants qui dominent tous ces échanges. Avec ici, d'ailleurs, une importance beaucoup plus nette de la cochenille, alors que l'Angleterre achète davantage de bois de teinture. Car l'industrie de la soie de Lyon réclame surtout des teintures de luxe.

Dans l'ensemble ce trafic mexicain reste encore un commerce de produits chers, portant sur des volumes très réduits.

En France

Les exportations françaises sont au contraire très variées. Un seul coup d'œil sur nos registres douaniers ou sur les lettres des agents commerciaux mexicains nous donne l'idée d'un trafic portant sur quantité de produits, de toute nature.

Vins, liqueurs, eaux-de-vie

Ce fut, pendant toute la période coloniale, un des principaux trafics de l'Espagne vers ses colonies d'Amérique. Il y a donc là, au lendemain de l'Indépendance, une place à prendre et un marché considérable pour les

55 *Ibid*., p. 146.
56 Julliany, II, p. 540.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

pays exportateurs de vins. La France s'y intéresse d'autant plus que la politique protectionniste vient de lui enlever plusieurs de ses clients traditionnels.

D'où les efforts pour conquérir le marché mexicain, améliorer la qualité des produits ou, du moins, expédier des vins qui rappellent ceux d'Andalousie ou de Catalogne particulièrement appréciés. Les statistiques françaises montrent que les vins expédiés vers le Mexique valent, en moyenne, nettement plus cher que ceux vendus dans les autres pays:

Prix moyen des vines exportés (en francs et à l'hectolitre)

	1825	*1836*
Vers le Mexique	56	101
Ensemble des exportations	43	37 [57]

Aussi les vins français se vendent facilement et prennent la pace des produits espagnols. En 1838, Löwenstern note, parmi les arrivées à Veracruz: «surtout des vins de France dont il se fait une consommation énorme quelque coûteux qu'ils soient».[58] Le vin le plus ordinaire, le simple «vino tinto», se vend près de huit francs la bouteille; soit plus de 1.000 francs l'hectolitre alors qu'il est estimé à moins de 100 francs au départ de France. On voit alors à combien se montent les frais de transport, les droits, taxes et douanes de toutes sortes… et les bénéfices des négociants.

Ces prix élevés expliquent sans doute la crise du trafic français des vins vers le Mexique qui marque un déclin très sensible à partir de 1832. En 1836, les quantités exportées sont très inférieures à celles de 1825. Non seulement pour les vins ordinaires, mais aussi pour les vins dits de liqueur. De même pour les alcools: le Mexique, peu après l'Indépendance était ici le troisième de nos clients avec des achats de plus d'un million de francs; en 1836, il passe au 19ème rang avec un chiffre ridiculement faible (70.000 francs).[59] Les raisons de cet effondrement sont sans doute assez complexes. Tout d'abord, pendant la même période, les exportations françaises diminuent sur tous les marchés. Mais il faut surtout penser à la concurrence des alcools anglo-saxons et au trafic direct, peut-être clandestin, du rhum des Antilles françaises vers le Mexique.

57 D'Après, *Statistique…*, p. 510 et 514.
58 Löwerstern, p. 72.
59 *Statistique…*, p. 358.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

De toutes façons il faut bien admettre une véritable crise des exportations de vins et alcools français vers le Mexique, crise qui se manifeste au lendemain de 1830.

Textiles et modes

Dans toutes les principales villes les Barcelonnettes tiennent les grands magasins de tissus. Ils aident à faire connaître nos produits et guident les négociants français sur le choix des qualités et couleurs que l'on doit expédier au Mexique. On est frappé par l'insistance qu'ils mettent à réclamer des produits de bonne qualité et même de valeur. Il faut «des coutils blancs et fins», des «mouchoirs de Cholet et de batiste», des «draps légers et de belle qualité»; il faut imiter le fil anglais, «le seul connu».[60] On retrouve ces préoccupations dans les rapports allemands. Le marché mexicain est donc, là aussi, un marché de luxe. Il ne présente aucune ressemblance avec les marchés coloniaux d'alors où l'on se contente d'envoyer des cotonnades grossières. Il faut satisfaire une aristocratie, une clientèle difficile aux goûts délicats, habituée à une vie large.

Les *toiles* de lin ou de chanvre ont été pendant longtemps le principal article des exportations françaises vers l'Amérique espagnole. Mais au début du XIXe siècle nous devons subir, sur le marché mexicain, les concurrences très actives des Allemands, Anglais, Hollandais et Belges (toiles de Namur).

On estime les importations mexicaines à une moyenne annuelle de 150.000 pièces, dont l'Allemagne fournirait environ les 5/8; vient ensuite l'Angleterre, puis loin après seulement l'Irlande et la France. Pourtant on se souvient des produits français; les toiles de Bretagne ont été imitées à l'étranger. Les rapports allemands parlent des «bretagnes de France» et des «bretagnes de Silésie»;[61] mais d'autres qualités, de facture différente, s'imposent aussi: les «crés», les «platilles royales», les «florettes».[62]

Cependant, ces exportations de toiles françaises accusent, comme tant d'autres, une baisse sensible au cours de cette période:

60 Julliany, p. 460.
61 *Mex. Zust.*, II, p. 239.
62 *Ann. Comm. Mar.*, I, p. 658.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Toiles françaises (en tonnes)

	1825	*1830*	*1836*
Vers le Mexique	98	230	27
Ensemble des export.	1.836	1.728	1.985 [63]

Le Mexique passe ainsi du troisième rang de nos clients, avec 5% de nos ventes totales, au onzième. Pourtant, ici, l'année 1830 est particulièrement prospère : plus de 13% des exportations françaises. Mais le déclin est ensuite très net; il suit celui de toutes nos ventes au Mexique, aggravé cette fois par la crise de l'industrie artisanale des toiles dans les régions de l'Ouest de la France.

Pour les *cotonnades*, notre position est beaucoup plus forte. Les Anglais qui disposent d'une production considérable s'efforcent de conquérir le marché mexicain. Bulloch donne force détail sur l'avenir des tissus anglais dans le pays.[64] Il constate même que «jusqu'ici les dames ne portaient que des bas de soie de France» et voudrait que les marchands anglais leur imposent leurs bas de coton!

Mais là aussi, il s'agit d'un marché de luxe. Le peuple se contente de calicots grossiers fabriqués sur place avec un coton de mauvaise qualité, «roux naturellement».[65] Pour la classe aisée, il faut de belles étoffes qui rappellent les calicots teints que l'on ramenait, il y a peu de temps encore, des pays d'Extrême-Orient et que l'on dispersait sur la foire d'Acapulco. Notre industrie est ici bien placée et, dès 1831, les « indiennes » de France concurrencent facilement les tissus anglais.[66]

Quant aux *draps de laine*, on parle beaucoup de «cachemirs», de «merinos», de «shalls», produits de qualité qui, pour la France, viennent surtout de Louviers et d'Elbeuf. Commerce assez délicat, d'ailleurs, qui doit tenir compte des exigences des clients et de la mode particulière du pays; tout un apprentissage commercial qui ne peut s'appuyer que sur des informations très sûres. Aussi voit-on le correspondant allemand donner, par exemple, la répartition par couleurs de tous les cachemirs vendus au Mexique au cours d'une année.[67] Il est vrai que l'on peut noter des expéditions françaises de qualité plus simple, voire inférieure, et l'Anglais

63 *Statistique…*, p. 492.
64 Bulloch, II, p. 103.
65 Moreau de Jones, p. 231.
66 *Mex. Zust.*, II, p. 428.
67 *Ibid.*, II, p. 239.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Bulloch affirme que «les draps de France, à bas prix, obtiennent la préférence sur les draps fins».[68] Ce sont alors des étoffes utilisées surtout pour les vêtements d'hommes.

Mais à Mexico, dit Löwestern en 1838, «le débit des *soieries* de Lyon est considérable».[69] On évalue les achats du Mexique, au cours de l'année 1830, à plus d'un million de piastres de draps de soie, dont les ¾ en provenance de la France.[70] Il s'y ajoute aussi la «bonneterie de soie» et les rubans. C'est là un chapitre essentiel de nos exportations; les soieries, de toute nature, représentant, en 1830, 20% (en valeur) de nos expéditions au Mexique.

De même les *modes* de Paris s'imposent sans difficulté car l'Indépendance amène au Mexique une véritable révolution du costume, du moins pour les classes aisées. La Societé gardait encore, les hommes surtout, un costume très particulier dont Bulloch nous donne, en 1823, une description émerveillée.[71] Mais très vite les voyageurs étrangers font connaître les modes d'Europe dans tous les centres de l'intérieur. Bulloch, à nouveau, nos conte sa surprise: «à mon retour à Jalapa, j'avais été frappé du changement qui avait eu lieu dans le costume des dames pendant ma courte absence… plusieurs se montraient alors en mousselines blanches, en calicots imprimés et autres étoffes de Machester et Glasgow, coupées suivant les dernières modes anglaises…; j'appris qu'il était principalement dû aux volumes des modes d'Ackerman que j'avais apportés et à l'arrivée d'une dame anglaise dont la garde-robe… avait bientôt fait le tour de la ville et fourni aux belles dames des modàles pour leur nouveau costume».[72] Que dire alors des modes de Paris dont l'attrait est déjà beaucoup plus vif? En 1833, le Mexique importe pour plus de 600.000 francs au seul chapitre «mercerie et industrie parisienne», c'est-à-dire à celui des colifichets.[73] Ce n'est pas seulement un petit commerce.

Autres produits

Ni les produits bruts (fer ou acier), ni même les machines-outils ne représentent une part importante de nos exportations. D'une façon générale

68 Bulloch, I, p. 221.
69 Löwenstern, p. 72.
70 *Mex. Zust.*, II, p. 239.
71 Bulloch, I, p. 107.
72 Bulloch, II, p. 103.
73 *Statistique*…, p. 352, 374, 384, 390.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

il en de même pour tous les autres produits industriels. Sauf pourtant pour le *papier*, du moins dans les premières années qui suivent l'Indépendance. En 1825 le Mexique vient très loin en tête de tous nos clients, absorbant à lui seul plus de la moitié de nos exportations. Mais celles-ci s'effondrent vite, dès 1830.[74]

Ainsi les exportations françaises vers le Mexique portent sur les articles les plus variés. Cependant deux grands ensembles méritent seuls de retenir l'attention: les vins et alcools, les textiles. Pour ces deux produits le Mexique offre aux négociants français un intéressant marché de consommation; il se classe même parfois parmi nos meilleurs clients.

…

Cette spécialisation des échanges commerciaux explique ainsi une certaine spécialisation du trafic en faveur de quelques ports, tant en France qu'au Mexique.

La France

Du côte français les ports méditerranéens expédient surtout des vins et alcools.

Sète

Le cas le plus net est celui de Sète, grand entrepôt des vins du Midi français. Les relevés des chargements en direction de Veracruz soulignent cette spécialisation: Ainsi:

Navire français «Le Mélanie», en janvier 1827

846 barils vin rouge roussillon	3 barils crème de tartre
207 barils eaux-de-vie	630 potiches huile d'olive
200 barils vin façon Madère	24 sacs pois chiches
50 barils vinaigre blanc	4 caisses bas de soie
225 barils olives[75]	

Même navire, en juillet 1828

971 barils vin blanc vieux	30 pipes vin rouge vieux
328 barils vin esprit 3/6	16 pipes vin rouge
1 baril vinaigre[76]	

[74] *Ibid.*, p. 346.
[75] Arch. Hist. Amb. 6/48. no. 1632.
[76] *Ibid.*, 6/49, no. 1951.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Mais ce trafic des vins et alcools ne suffit pas à provoquer un mouvement commercial bien important; celui du port de Sête en direction du Mexique reste très limité et l'agent commercial ne peut rendre compte que d'un ou deux départs chaque année.

Marseille

Les exportations vers le Mexique sont ici un peu plus variées. Une lettre de l'agent commercial nous donne une liste des marchandises chargées sur le brick américain Parker, en juin 1827:

> Vin ordinaires. Vins de liqueur. Eaux-de-vie. Esprit de vin.
> Pâtes d'Italie. Porc salé. ochons de lait.
> Huile. Safran.
> Papier blanc. Goudron.[77]
> De même, pour l'année 1831 on cite toutes sortes de vin, des toiles de lin, des percales et calicot, des instruments aratoires.[78]
> Marseille n'est pas seulement un port du vin. Mais surtout, les importations semblent ici nettement plus importantes que les expéditions. En 1827, au mois de mai, le «Jeune Edouard» arrive au port chargé de:

3.310	qx. Bois de Campeche pris à Campeche
28	surrons de salsepareille pris à Veracruz
15	surrons de cochenille pris à Veracruz
16	caisses de vanille
6.000	piastres en or et argent monnayé.[79]

Marseille reçoit des quantités assez importantes de bois de teinture. Ce trafic des bois prend même un certain développement au cours des années suivantes; en 1841 on peut noter l'arrivée de cinq navires venant de la Laguna de Términos et portant 722 tonnes de bois de Campeche.

Mais là encore le mouvement commercial reste assez faible. Le port manque de frêt de retour intéressant. Surtout Marseille s'intéresse au commerce colonial. De 1825 à 1831, on compte 68 entrées de navires et 61 sorties pour les Antilles françaises, contre seulement 18 et 15 pour le

[77] *Ibid*., 6/48, no. 1745; la même année, en nov. 1827, le navire américain "Le potosí" de 127 tonneaux, quitte Marseille pour Tampico chargé uniquement de vins et d'eaux-de-vie (*ibid.*, no. 1817); et aussi le même mois un autre navire américain, le "George" (no. 1866).

[78] Julliany, II, p. 451.

[79] Arch. Hist. Amb. 6/48, no. 1748.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Mexique et toute l'Amérique du Sud.[80] De plus, à partir de 1830, les relations avec l'Algérie prennent une part toujours plus grande du trafic maritime. Aussi certaines années les échanges avec le Mexique sont-ils pratiquement inexistants: en 1833 et en 1834 par exemple.[81] Et d'une façon générale, ils ne portent que sur des sommes relativement faibles, du moins jusque vers 1840.[82]

Jusqu'à cette date il n'existe donc pas de courant commercial important entre le Mexique et les ports français de la Méditerranée.

Le Havre

Les échanges entre Le Havre et le Mexique furent tout de suite assez actifs et pendant quelques années le port normand devait tenir à Veracruz et à Campeche la première place. Ceci s'explique surtout par le trafic du coton; Le Havre est le premier marché cotonnier de France, d'où des relations très suivies avec La Nouvelle-Orléans. Or nous savons que c'est par La Nouvelle-Orléans que les Français ont d'abord gagné le Mexique et leurs produits ont naturellement pris d'abord la route du Havre.

Les exportations sont ici surtout les produits fabriqués, en particulier les textiles : cotonnades et indiennes de Normandie, draps de laine de Louviers et d'Elbeuf, articles de Paris.[83] On parle même de vins et de liqueur fabriqués à Rouen, à la mode espagnole, pour mieux les exporter en Amérique latine.[84] Donc un marché très actif et sans aucun doute des expéditions très variées comportant surtout des produits de luxe.

Pourtant, très vite, Le Havre souffre de la concurrence de Bordeaux. Si les cinq premiers navires qui portent les colons de Laîsné de Villevêque, en 1829, partent du Havre, les deux suivants sont armés à Bordeaux. Le trafic du Havre est alors beaucoup moins actif et de plus en plus spécialisé. Le mouvement du port en 1836, par exemple, souligne très nettement cette spécialisation.[85] Dix navires sont arrivés du Mexique au cours de l'année; un vient de Campeche, trois de Tabasco et six de El Carmen. Pas un seul bâtiment en provenance de Veracruz. Les cargaisons comportent presque

80 *Ann. Com. Mar.*, II, p. 163. *Cf.* aussi l'article de Guiral.
81 Julliany, III, p. 179.
82 *Ibid.*, II, p. 450.
83 *Cf.* par ex. cette affaire d'articles de Paris chargés au Havre par une maison allemande spécialisée dans le trafic avec l'Amérique latine (succursales à Hambourg, Madrid, Cadix, Alicante et Mexico); Arch. Hist. Amb. 6/48, no. 1679 et 1818.
84 *Ibid.*, 6/48, no. 1663.
85 *Ibid.*, no. 5039.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

exclusivement du *bois de teinture;* avec seulement, mais en quantités très faibles : salsepareille, vanille, piment, peaux. Donc un commerce très particulier en direction de la côte des bois. C'est celui d'un grand port cotonnier et ce trafic rappelle très exactement celui de Liverpool, lui aussi grand importateur de bois de Campeche.

Bordeaux

Mais Liverpool fait à lui seul à peu près tout le commerce de l'Angleterre avec le Mexique, alors que Le Havre ne vient en France qu'au second rang, et d'assez loin. Dès 1831, P. Charpenne note que l'on ne voit entrer à Veracruz que des bricks de Bordeaux.[86] Les statistiques de 1833 permettent de vérifier ce témoignage, pour l'ensemble du trafic avec le Mexique:

> 1833.
> Navires en provenance du Mexique: Le Havre, 6; Bourdeaux 18; Marseille 3.
> Navires allant au Mexique : Le Havre 9; Bordeaux 16.[87]

Par la suite le rythme des voyages s'accélère encore; on compte 25 départs, en 1834, 27 en 1835.[88] A partir de 1830 environ, Bordeaux est bien le premier port français pour les relations commerciales avec le Mexique.

Le trafic y est non seulement plus actif mais aussi plus varié. Nous ne notons pas ici une spécialisation aussi étroite qu'au Havre ou même qu'à Marseille. Les navires arrivent de tous les ports mexicains, de tous ceux du moins qui intéressent la France.

Navires en provenance du Mexique, a Bordeaux

	1835	*1836*
Veracruz	16	12
Campeche	2	
El Carmen		1
Santa Ana de Tamaulipas	7	5
Guaymas	1	
San Blas	1[89]	

86 P. Charpene, p. 260.
87 *Ann. Comm. Mar.*, II, p. 345.
88 Arch. Hist. Amb., no. 5029 et 7360.
89 *Ibid.*

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Les voyages à la côte des bois sont ici assez rares; les échanges sont beaucoup plus complexes que dans les autres ports français. L'agent commercial, Jacques Calos, est le plus actif et le plus empressé de tous ceux qui correspondent avec Th. Murphy. Ses lettres le montrent toujours prêt à tourner les difficultés, à chercher les solutions les plus agréables, à prendre toutes sortes d'initiatives. C'est un homme accomodant: «notre devoir est de protéger le commerce et non pas de le gêner ou de lui mettre des entraves».[90] Alors que l'agent du Havre, au contraire, se plaint constamment et veut appliquer tous les règlements avec beaucoup de rigueur. Jacques Calos est d'ailleurs un personnage important: Président de la Banque et Censeur des ports de Bordeaux et de Livourne;[91] le fait que cet homme soit agent commercial du Mexique souligne la place que tient dans la ville le commerce avec la jeune République d'Amérique.

Ceci s'explique d'abord par l'importance du trafic des vins qui, nos l'avons noté, représentent une part considérable de nos exportations au Mexique. Au cours de la période qui nous intéresse, Bordeaux a réussi à dominer ce trafic des vins vers Veracruz. Les statistiques le prouvent très nettement:

Exportations de vins français vers le Mexique (en hectolitres)

	Vins de Gironde	*Autres vines*	*Total*
1825	554.700	713.000	1.267.700
1836	392.000	17.900	409.900[92]

Les vins de Gironde qui ne représentaient en 1825 que 43% des expéditions françaises atteignent, à la veille du premier conflit franco-mexicain, 95% de ces expéditions. La France n'envoie alors au Mexique que des vins de la région bordelaise; et voici tout un trafic monopolisé au profit de Bordeaux.

Mais Bordeaux contrôle aussi tout un vaste marché du textile. Il reçoit les toiles de lin de la région lyonnaise et de l'Aquitaine, les cotonnades de Lyon encore et surtout du Languedoc, les draps de laine enfin de la vallée du Rhône et du Languedoc. Sans oublier les soieries et rubans de Lyon. Ces exportations de tissus de toutes sortes sont d'autant plus importantes que

90 Arch. Ext. 6-20-I, année 1826, no. 6.
91 *Ibid*., no. 8.
92 *Statistique*..., p. 147.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Bordeaux est par tradition le port d'embarquement des barcelonnettes, du moins à cette époque. Ils suivent toujours les mêmes routes; vont d'abord à Digne et gagnent le port de la Gironde, soit par Avignon et Toulouse, soit par Lyon et Périgueux. Leurs itinéraires passent par les principaux centres industriels du textile et ils drainent ainsi vers Bordeaux quantités de produits.

Las relations avec Lyon surtout sont fort actives. Et ceci justifie l'intérêt que les négociants bordelais prennent à la cochenille de l'Amérique latine et en particulier du Mexique. C'est de loin le premier trafic du port, en provenance de Veracruz. Toute la cochenille, d'ailleurs, n'est pas utilisée par l'industrie française; on en expédie une bonne part vers les autres pays d'Europe.

Importations de cochenille du Mexique (en tonnes)

	1835	*1836*
Ensemble des import	43	203
Pour la France	10	45[93]

Ainsi le commerce de transit à travers la France représente environ les ¾ de l'ensemble de ces importations. Bordeaux joue en somme le rôle de marché européen de la cochenille, produit de luxe, qui s'adresse à des industries particulièrement délicates. Déjà, pendant la période coloniale, la cochenille tenait une place fort importante dans les cargaisons au retour de l'Amérique espagnole; elle formait l'essentiel du trafic de Veracruz. Mais ce commerce européen s'exerçait par Cadix et, ensuite, surtout par mer jusqu'à Gênes et l'Italie du Nord. L'Indépendance a permis de supprimer le relais de Cadix, et Bordeaux est devenu le centre d'entrepôt et de redistribution.

Enfin, l'Hôtel des Monnaies de la ville est alimenté exclusivement par de l'argent mexicain. La Chambre de Commerce s'élève vigoureusement contre la décision de Paris qui voulait y supprimmer la frappe des monaies. Ce serait, affirme-t-on, une véritable calamité; l'Hôtel a sorti pour plus de 50 millions d'espèces entre 1831 et 1840; il reçoit chaque année de 1.000 a 2.000 kg de lingots d'argent du Mexique et de 4.000 a 7.000 kg de piastres.[94]

[93] *Ibid.,* p. 146.
[94] Malvezin, p. 69.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

…

Premier port français pour le commerce avec le Mexique, Bordeaux est pourtant, à la même époque, nettement dépassé par Marseille et Le Havre pour le trafic en direction des Antilles françaises. Ceci montre bien tout l'intérêt que les négociants et les armateurs de la ville portent aux échanges commerciaux avec l'Amérique latine et, en particulier, avec le Mexique.

Le Mexique
Les Ports de l'Argent
La Côte Pacifique

Le trafic du Pacifique n'est pas seulement, au Mexique, celui de l'Extrême-Orient. Dans les années qui précédèrent l'Indépendance, si la foire se tient toujours à Acapulco, le galion de Manille fait d'abord escale plus au Nord, à San Blas. Par la suite Acapulco connaît une décadence certaine et l'on voit, en 1836, des navires prendre des «efectos de China» à Manzanillo.[95]

Il faut insister sur l'importance du cabotge exercé, tour le long de la côte, par de petits bâtiments mexicains. Ce sont les plus nombreux et ils tiennent a eux seuls la majeure part du registre douanier de San Blas. Ils y prennent des «efectos del país», surtout du maîs, qu'ils vont porter plus au Nord, à Mazatlan. De Mazatlan ils ramènent du soufret beaucoup de «efectos extrangeros nacionalizados» c'est-à-dire de produits fabriqués de l'Amérique du Nord.

Ce cabotage se poursuit, sur une plus vaste échelle, vers le Sud, vers le Callao, Sonsonate ou Guayaquil d'où l'on importe quantité de sacs de cacao.

Mais le trafic le plus important est évidemment celui des lingots de métaux précieux et des pièces de monnaie. L'argent est le seul produit d'exportation de cette côte mexicaine, sauf parfois un peu de bois de teinture de Californie. D'où la présence de nombreux bâtiments de guerre anglo-saxons qui font de rapides escales et chargent les barres de métal. En 1836, par exemple, on note à San Blas: trois corvettes de guerre américaines («Peacok», «Enterprise», «Loriott») et deux autres corvettes britanniques («Lord Eldon» et «Robert»).[96] Ce grand trafic de l'argent fait que les

[95] *Cf.* Arch. Nación México. Marina, 282, no. 1817; voir aussi Arch. Hacienda. Leg. 179/14. San Blas. En particulier le 28 juillet 1836.

[96] *Ibid.*, les 18, 25 mars et les 29 mars, 14 avril.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Américains et Anglais dominent à peu près tout le grand commerce de la côte mexicaine du Pacifique.

Certes les navires français viennent aussi quelquefois. En voici deux qui arrivent à Bordeaux:

Navire «La Louise», venant de San Blas, en novembre 1828:
1 grenier de bois de Californie
2 millions en lingots d'argent[97]

Navire venant de Guaymas, en 1835:
10 barres d'argent, valeur 48.520 francs
2 caisses plata pina, valeur 14.827 francs
1 caisse poudre or, valeur 70.618 francs[98]

En 1835 aussi un bâtiment en provenance de San Blas apportait de l'argent et de l'or.

Mais ce trafic français reste très limité car la France achète infiniment moins d'argent mexicain que les Anglo-Saxons. On doit même constater que San Blas ou Acapulco reçoivent souvent des produits français apportés par des navires étrangers. Ainsi, en 1822, l' «Independiente», américain, amène des caisses de vin de Médoc et un bâtiment mexicain, le «Zodiaco» débarquait quantité de vins de Bordeaux pris à Guayaquil.[99] En 1836, le registre des douanes de San Blas indique:

En mars, brick anglais «Cirus» venant de Callao:
798 boitellies huiles d'olive
352 barils de vin
20 barils de vinaigre
162 bouteilles de liqueur
En mars, brigantin américain, «Laura», de Marseille avec escale à La Chorilla (Pérou):
40 barils («aguardiente anisado»)
En novembre, brigantin mexicain, «Ramón», de Paita (Pérou):
80 barils de vin blanc
600 barres de fer
40 barils «aguardiente de uva francés»

97 Arch. Hist. Amb. 6/49, n1 1989.

98 *Ibid*., n1 7360, on appelle "pina", des masses d'argent en forme de pomme de pin, poreuses et légères, faites d'une pâte desséchée qu'on forme par le mélange du mercure et de la poudre d'argent tirée des mines. C'est très souvent de l'argent de contrabande.

99 Arch. Nación. *Movim. Marítimo*, Tomo I, Leg. I, 1822.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

En décembre, brigantin mexicain, «Gabriela», de Guayaquil:
50 barils vin de Jerez
380 barres de fer
34 caisses de vin de Bordeaux
10 pipes et 35 bouteilles d'eau-de-vie de Bordeaux
470 douzaines de mouchoirs de Bayonne[100]

En échange des lingots d'argent, ces ports du Pacifique reçoivent surtout des vins et eaux-de-vie français. Mais les Français achètent peu d'argent ici, leurs navires ne remontent que rarement si au Nord. Ils laissent leurs cargaisons dans les ports du Pérou et ce sont des bätiments américains, anglais ou mexicains qui les portent ensuite au Mexique. D'où une rupture de charge au profit des escales pacifiques de l'Amérique du Sud.

Il faut donc admettre, en définitive, que les exportations de vins français sont plus importantes que ne l'indiquent nos statistiques, puisqu'une partie des barriques expédiées au Pérou va ensuite plus au Nord.

Le Tamaulipas

Le trafic de Tampico n'est pas du tout négligeable et le port, fondé seulement au moment de l'Indépendance, désavantagé par une rade encombreée de récifs et une barre difficile à franchir,[101] voit cependant son mouvement commercial s'accroître rapidement:

Mouvement du port de Tampico[102]

	Départs		*Entrées*	
1824	40 navires	2.653 ton	36 navires	2.353 ton
1831	115 navires	10.534 ton	105 navires	10.026 ton

Mais la part de la France est ici relativement faible:

[100] Arch. Hacienda 179/6, San Blas, 1836-1837, no. I, 5; 14 à 18, 41 et 43; importante considérable des importations de vins et d'eaux-de-vie de toutes provenances dans tous les ports de la côte pacifique. Tous ces produits sont réexpediés vers les centres miniers de l'intérieur: *cf.* Envíos vers Tepic, Guadalajara, Zacatecas, Guanajuato, *ibid*., no. 20 et 33.

[101] *Ann. Comm. Mar.*, I, p. 543.

[102] *Ibid*., II, p. 398.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Valeur du trafic, année 1832[103] (en francs) :

	Importations	*Exportations*
Etats-Unis	3.000.000	4.000.000
Angleterre	630.000	8.800.000
France	470.000	380.000
Total	4.800.000	13.000.000

La France est très nettement distancée. Ceci est très net surtout pour les exportations. Cette infériorité tient d'abord à la position très secondaire occupée par les Français dans le trafic de l'argent. Les Anglais au contraire ont accaparé le contrôle des mines de intérieur et leurs maisons de Tampico ne sont que des succursales de celles de San Luis Potosí, Aguascalientes ou Zacatecas. On parle «des navires militaires anglais qui chaque mois viennent y prendre pour le compte des négociants l'argent apporté par les convois de l'intérieur».[104] Aussi les exportations vers l'Angleterre représentent-elles environ les 2/3 du total des expéditions de Tampico.

Mais cette infériorité française tient aussi à l'organisation du trafic. Tampico reçoit assez rarement les produits amenés directement de l'Europe. Certes, en 1830, voici trois navires français (513 tonneaux) qui apportent des tissus de fil, de coton, du papier et des vins.[105] Mais le revitaillement est surtout assuré par un cabotage incessant, au départ de La Nouvelle-Orléans. Les Etats-Unis contrôlent ainsi, officiellement, une part très importante (près des trois quarts) des importations de Tampico. A cette époque, le Mexique tient une place très importante dans le commerce extérieur des Etats-Unis; il se place au 4ème range de ses fournisseurs et au 4ème rang également de ses clients.[106] Une part importante de ces échanges se fait par les ports du Tamaulipas. Ce sont les plus proches de La Nouvelle-Orléans. Ceux aussi où le commerce de contrebande peut s'effectuer le plus facilement; le gouvernement central ne parvient pas à y installer un rigoureux contrôle dauanier. On pense qu'il y a lieu, du fait du trafic irrégulier de doubler le chiffre des statistiques officielles. Soto la Marina reçoit clandestinement un hombre considérable de petits bâtiments en provenance de La Havane ou de La Nouvelle-Orléans; à tel point que le

103 *Ibid.,* II, p. 399. Voir aussi *Mex Zst*. II, p. 263.
104 *Mex. Zust*., II, p. 263.
105 *Ann. Comm. Mar*., I, p. 50.
106 *Ibid.*

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

gouvernement doit interdire le port aux étrangers (décret du 31 juillet 1833).[107]

Ainsi, le commerce exercé à Tampico sous pavillon américain a surtout son origine dans les ports d'Europe. On estime que, dans le total des expéditions des Etats-Unis vers les ports mexicains, figurent des marchandises anglaises pour les 2/5 et françaises pour 1/5 (tissus de soie, soie à coudre, vins et eaux-de-vie, articles de Paris).[108] La Louisiane reçoit ainsi une aquantité importante de produits français destinés à la réexportation et les marchés mexicains contribuent à maintenir élevé le rythme des départs, à Bordeaux ou au Havre, vers La Nouvelle-Orléans.

Pourtant, les statistiques de Bordeaux font état d'un trafic direct et assez intense avec un port de cette côte : Santa Anna de Tamaulipas. On note sept arrivées en 1835 et cinq l'année suivante. Mais c'est que le trafic ici n'est pas seulement celui de l'argent. Sur ces bâtiments on note bien de l'or, de l'argent, des monnaies; mais surtout des bois de teinture, de Campeche, et plus encore du «palo amarillo». Ce bois jaune, que l'on appelle aussi en France le «bois de Tampico» arrive à Bordeaux en quantités importantes. En 1835un seul navire en a pris 1.800 qx. à Santa Anna; il n'amène aucun autre produit.

Ainsi le trafic français sur les côtes du Tamaulipas n'est-il qu'accessoirement celui de l'argent et l'on note une très nette spécialisation au profit des bois de teinture.

La Côte des Bois

Mais la véritable côte des bois de teinture est celle de Campeche. Certes, nous voyons bien d'autres produits sur les relevés douaniers de Bordeaux. Ainsi en juin 1827, la «Elizabeth» qui vient de Campeche porte aussi des piatres et des «quadruples», des peaux de bœufs et de cerfs, des sacs de piment.[109] L'année suivante le «Charles-Adolphe», toujours en provenance de Campeche, débarque à Bordeaux plus de 5.000 cuirs, des saumons de cuivre, une centaine de colis de baume du Pérou, des balles de quinquina et, naturellement, un peu d'or et d'argent.[110]

107 Julliany, II, p. 450.
108 *Ann. Comm. Mar.*, II, p. 398.
109 Arch. Hist. Amb., 6/48, no. 1773.
110 *Ibid.*, 6/49, no. 1828. Voir aussi la "Bonne carolina" qui arrive à Bordeaux venant de Campeche, en févr. 1828, et porte, outre les bois: indigo, cochenille, huille de palme, cuirs, tabac, cigarres (*ibid.*, no. 1902).

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Mais sur toute cette côte, à Campeche, comme à el Carmen o à La Laguna de Términos, le commerce des bois de teinture domine tous les autres. Ces ports ne sont que des comptoirs, de simples embarcadères des bois. Toute l'économie est orientée en fonction de ce commerce. Tout le ravitaillement doit venir de l'extérieur. Des navires américains ou mexicains amènent de La Nouvelle-Orléans, de New-York, de la Jamaïque et même d'Europe tous le sproduits indispensables à la vie de ces régions; on note ici non seulement la farine, le beurre, les viandes, les vins (souvent français là encore), mais aussi la quincaillerie et les étoffes. La France participe aussi à ce ravitaillement ainsi qu'en témoigne le chargement du trois-mâts, le «Mercue», qui, parti du Havre, jette l'ancre à Campeche en août 1828. Il y a là un bric-à-brac extraordinaire et nos douaniers en donnent une description minutieuse qui couvre plus de six pages de leur grand registre: des barriques, dames-jannes et bouteilles de vin, liqueur, eaux-de-vie; des fruits à l'eau-de-vie, de l'anisette, des amandes, du beurre, des barils d'olives et des caisses d'anchois ; des caisses de haches, couteaux, marteaux e fer, miroiterie, verrerie, des malles de librairie, des «objets de physique»; de la bijouterie aussi, de la fausse bijouterie et des gravures encadrées, des parapluies ; enfin quantité de ballots de soieries, toiles et indiennes.[111]

Ces côtes tropicales, où seules comptent les exportations des bois de teinture, qui manquent de tout, offrent des marchés fort intéressant aux produits français. On note d'ailleurs, encore en 1828, une frégate française qui arrive chargée de textiles de toutes sortes et de vins, mais qui est passée par La Martinique.[112] Preuve que ces échanges peuvent s'affranchir de l'intermédiaire américain et s'appuyer, au contraire, sur l'escale et l'entrepôt des Antilles. Ce qui, à l'époque, est encore exceptionnel.

Veracruz

Si les années qui suivent l'Indépendance marquent un net déclin du mouvement commercial du port,[113] si Tampico attire à lui une part

[111] Arch. Hacienda, México, Leg. 166/1, Campeche, Entrées 1828, Le 20 août. Voir aussi chargement identique sur le brick français qui arrive le même tour; autre chargement du même ordre sur la "Carolina" le 10 nov.

[112] *Ibid*., le 14 déc. frégate "Delphine", "cortes de hupiles frutanes de Bretana bordados de encarnado" et autres "bordados de colores", "camisas para mujer", anisette et eau de Cologne.

[113] Moreau de Jones, p. 231.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

importante du trafic des Etats-Unis, Veracruz reste pourtant le port le plus actif du Mexique. En 1830 un correspondant allemand notait que sur 105 bâtiments de tonnage appréciable qui auraient fréquenté les ports mexicains, 48 ont jeté l'ancre à Veracruz.[114]

Pour la France, Veracruz est avant tout, et beaucoup plus que les ports du Pacifique ou que Tampico, le port de l'argent. Les métaux précieux représentent une part considérable des chargements des navires français qui laissent le port.

Par ailleurs, les exportations vers la France comportent surtout le cochenille; les autres produits ne tiennent ici qu'une place très réduite. Ainsi, nous limitant à 1827-1828: et aux navires arrivant à Bordeaux:

Navire «Le Montezuma», oct. 1827, venant de Veracruz

200 surrons cochenille	2 acisses figures en cire,
57 surrons indico	75.600 piastres, 487 «quadruples»
18 surrons jalap.	2 lingots d'or
3 caises vanille	2 caisse d'argenterie[115]

Navire «Le Georges», janv. 1828, venant de Veracruz

222 surrons cochenille	49 sacs piment
10 surrons indigo	900 qx Campeche
13 surrons jalap	80.971 piastres[116]

Navire mexicain nº 1, févr. 1828, venant de Veracruz

202 surrons cochenille	253.644 piastres
23 surrons indigo	3 colis argent
24 sacs de poivre	8 colis médicaments[117]

Nous pourrions multiplier les exemples; tous les chargements sont, à peu de chose près, identiques. Veracruz est donc, avant tout, un port de la cochenille. Ceci est également vrai pour le trafic en direction de tous les pays d'Europe et des Etats-Unis.[118] C'est ce qui explique l'importance des relations entre Veracruz et Bordeaux, port de Lyon et de l'industrie de la soie; et, au contraire, le déclin du trafic avec Le Havre, port cotonnier.

114 *Mex. Zust.*, II p. 236. Sur ce trafic de Veracruz, voir par ex.: Arch. Nación. *Mov. Maritimo*, n: 4. 1. 5. 6.
115 Arch. Hist. Amb. 6/48, n1 1843.
116 *Ibid.*, 6/49, no. 1891.
117 *Ibid.*, no. 1902.
118 Arch. Nación México, Marina 291, Veracruz, Aduana.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Mais, argent et cochenille, Veracruz exporte uniquement des produits de luxe, fort chers, qui tiennent peu de place sur les navires. «Aussi la plupart des navires complètent leur cargaison sur la côte du Yucatan ou ailleurs».[119] Dans la plupart des ports mexicains le trafic commercial des Français est très spécialisé et, partout, les exportations de matières tinctoriales l'emportent de beaucoup.

Conclusions

Les échanges avec le Mexique tiennent une place importante dans le commerce extérieur de la France, en direction de l'Amérique La «Statistique de la France» permet de résumer ainsi ces trafics: (en milliers de francs):[120]

	Import	*Export*	*Total*	*Import*	*Export*	*Total*
Mexique	1.045	14.140	15.185	3.140	7.737	10.877
Brésil	8.740	9.825	18.565	5.820	16.378	22.199
Plata	1.728	9.064	10.792	4.767	4.762	9.529
Pérou	133	5.559	5.882	420	1.472	1.892

Le Mexique arrive ainsi au second rang de nos fournisseurs et de nos clients parmi les pays de l'Amérique latine. Il faut considérer que ces statistiques ne tiennent pas compte des importations françaises de métaux précieux et de numéraire, qui représentent une part intéressante du trafic Mexique-France. D'autre part, les chiffres de 1836 sont ici tout à fait catastrophiques; nos approchons du conflit qui va opposer les deux pays et cette année-là les échanges atteignent à peine 60% des chiffres de l'année précédente. Enfin une part sans doute très appréciable des expéditions françaises vers le Mexique se fait, nous l'avons noté, par des voies détournées. Soit par La Nouvelle-Orléans pour la côte atlantique, soit par les ports du Pérou pour ceux du Pacifique. Il faudrait pouvoir chiffrer ces réexpéditions, effectuées par des navires étrangers, surtout américains, et les ajouter aux sommes précédentes.

Le rôle que joue la France dans les échanges entre le Mexique et les autres pays européens est souligné par l'importance du trafic de réexportation. Une part souvent considérable des marchandises apportées

[119] P. Charpenne, p. 256.
[120] *Statistique*…, p. 20 et 22.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

dans nos ports par les navires en provenance du Mexique, prend ensuite le chemin de l'étranger. Bordeaux ou Marseille jouent ici le rôle d'entrepôts européens. De 1825 à 1831 les machandises ainsi réexpédiées vers les autres nations représentent toujours plus de la moitié, parfois plus des deux tiers, de l'ensemble des produits mexicains débarques dans les ports français.[121]

Pourtant ces échanges présentent des caractères bien particuliers.

Notons d'abord le déséquilibre de la balance commerciale. Les exportations mexicaines son toujours très inférieures aux expéditions françaises dans ce pays. Dans les trois premières années elles représentent que 20% environ de l'ensemble du trafic. Par la suite la balance s'équilibre un peu mieux grâce au développement des achats français d'argent mexicain; en 1828, elle est même favorable au Mexique. Mais c'est une exception. Tous les autres bilans marquent un montant plus élevé des exportations françaises. D'où, tout de même, une situation toute particulière et assez risquée. La France.

[121] *Ibid,* p. 21.

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia

Derechos Reservados
Citar fuente - Instituto Panamericano de Geografía e Historia